Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Mois de juillet 2020
Feuille 101

BENSON, *LES PARADOXES DU*
CATHOLICISME (9)
SOCIÉTÉ ET INDIVIDUALISME

« *Celui qui perdra sa vie pour moi la sauvera. Car que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ?* »
(Mt 16, 25.26).

[153]

De toutes les paroles de Notre-Seigneur que nous ayons conservées, il n'en est pas qui illustrent mieux que celles-ci sa surprenante et paradoxale manière d'enseigner. Car lui qui « *savait ce qu'il y avait dans l'homme* » [Jn 2, 25], lui dont les paroles eurent toujours rapport aux intérêts les plus profonds de l'homme, parlait de ce royaume de vérité qui est sa demeure, royaume [154] où la nature paradoxale de l'homme est la plus manifeste, où ses intérêts paraissent ne prospérer qu'en étant élagués d'une main impitoyable, où il s'élève par la mortification au plus haut développement de soi-même. Telle est, en fait, la leçon même que donne ici le Christ. « *Trouver la vie* » [cf. Mt 10, 39] est le but le plus élevé de chaque homme et la fin pour laquelle il fut créé ; toutefois ce but ne peut être atteint qu'en perdant « *cette vie pour l'amour du Christ* » [cf. Mt 10, 39 ; Mc 8, 35 ; Lc 17, 33 ; Ph 3, 8].

L'individualité ne peut se conserver que par le sacrifice de l'individualisme. Creusons cette pensée et analysons-la en détail.

I-A

Les catholiques, dit-on, sont les gens les plus fondamentalement égoïstes qui soient au monde, puisque tout ce qu'ils font, disent et pensent est dirigé et calculé, dans la mesure même où ils sont « de bons catholiques » vers le salut de leurs âmes. C'est cela qui continuellement se révèle dans leurs entretiens, et ce qui, très probablement, est leur principale préoccupation. Pourtant c'est là certainement, parmi toutes les méthodes, la pire qui soit pour atteindre un tel but. On n'arrache pas les fleurs pour voir comment elles croissent. Le vrai secret de la santé, c'est d'en être inconscient. Or les catholiques agissent en opposition avec cette vérité, s'examinent sans cesse, recourent sans cesse à la confession, développent et cultivent sans trêve les vertus les plus mesquines. Toute la science de la casuistique, par exemple, ne tend à rien autre qu'à définir exactement les limites dans lesquelles le salut de l'âme est assuré et au-delà desquelles il est en péril. Or la casuistique, nous le savons tous, a une influence déprimante et mortelle sur tous ceux qui l'étudient.

Voyons, en outre, comment le vrai développement et l'expansion de l'âme doivent être nécessairement entravés par un tel idéal. « Je ne dois pas lire ce livre, si beau qu'il soit, puisqu'il peut être dangereux pour ma foi. Je ne dois pas me mêler à cette compagnie pourtant aimable, puisque les mauvaises relations corrompent les bonnes mœurs. » Quelle vie ce peut être qu'une vie qui doit toujours être ainsi entravée et comprimée ? Que peut [156] être un salut qui ne s'obtient que par le sacrifice de ce qui nous ennoblit et nous inspire ? La vraie vie consiste dans l'expérience et non dans l'introspection ; elle consiste à sortir de soi pour aller voir le monde et non à se retirer du monde pour se replier sur soi-même.

Vivons donc notre vie sans crainte, pardons-nous dans l'humanité, oublions notre moi dans l'expérience et laissons le reste à Dieu !

I-B

Mais d'un autre côté vient précisément la critique opposée. Les catholiques, dit-on, ne sont pas assez individualistes, ils cherchent toujours au contraire à se perdre eux et leur personnalité dans la vie commune de l'Eglise. Non seulement leurs actions extérieures sont entravées et leurs paroles surveillées, mais leur conscience même et leurs pensées reçoivent l'être et la forme de la conscience collective et de l'esprit des autres. La plus haute ambition de tout bon catholique est de sentir avec l'Eglise, « *sentire cum Ecclesia* » ; il veut non seulement agir et parler mais penser en obéissant. Or une véritable vie d'homme consiste, nous dit-on, dans une [157] affirmation de sa propre individualité. Dieu n'a pas créé deux hommes semblables ; le moule a été fait et brisé dans chaque cas particulier. Si donc nous devons être ce que Dieu entend que nous soyons, nous devons réaliser le plus que nous pouvons de notre personnalité ; nous devons penser nos propres pensées, non celles des autres, diriger nos propres vies, parler nos propres pensées autant, bien entendu, que nous le pouvons sans faire obstacle à la liberté de notre prochain. Une fois de plus, on nous demande donc de vivre pleinement notre vie, non toutefois, parce que nous faisons tous partie d'une humanité commune, mais au contraire parce que nous en sommes distincts.

Ainsi nous autres catholiques, nous avons tort pour deux raisons et de deux façons. Nous avons tort quand nous mettons le moi en premier, et nous avons tort quand nous ne le faisons pas. Nous avons tort quand nous nous jetons dans le courant de la vie et tort quand nous nous en retirons. Nous avons tort quand nous [158] insistons sur notre responsabilité personnelle et tort quand nous recourons à l'Eglise pour qu'elle s'en charge.

II-A

Il y a donc vraiment ici un Paradoxe mais c'en est un sur lequel Notre Seigneur lui-même insiste expressément. Il n'est rien en effet sur quoi il insiste davantage et en se répétant, que la suprême et singulière valeur du salut de chaque âme. Si ce salut n'est pas atteint, tout est perdu. « *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ?* » [Mt 16, 26 ; Mc 8, 36 ; Lc 9, 25] Tout doit donc être sacrifié si celle-ci est en péril. Aucune possession humaine, si grande qu'elle soit, ne peut entrer en balance avec elle. Aucun lien humain, si sacré qu'il soit, ne peut s'opposer à ce qu'elle réclame. Non seulement les « *maisons* » et les « *terres* », mais « *le père, et la mère et les femmes et les enfants* » [cf. Mt 19, 29 ; Mc 10, 29 ; Lc 18, 29] doivent prendre la seconde place dès que la vie éternelle est en jeu. Et pourtant, d'une façon ou de l'autre, ce salut ne peut être atteint que par la perte ; le moi ne peut vivre que s'il est mortifié, ne peut être sauvé que par sa propre négation. L'individualité, comme il a été [159] dit, ne peut être conservée que par la perte de l'individualisme.

II-B

Mais ceci n'est pas particulier à la sphère spirituelle : c'est un paradoxe qui s'applique en un certain sens à la vie sur tous les plans, vie civile, intellectuelle, artistique, humaine. L'homme qui désire porter ses pouvoirs intellectuels et personnels à leur point le plus élevé doit les plonger pour ainsi dire dans le courant de vie de ses compagnons, les épuisant continuellement, les usant et les fatiguant. Il doit risquer et perdre inévitablement dans un sens très réel son point de vue personnel s'il doit avoir un point de vue qui vaille d'être possédé ; il doit être heureux de voir ses théories et ses pensées modifiées, perdues, changées et détruites, si sa pensée doit avoir une valeur. Car autant il s'écarte de ses semblables dans l'isolement physique ou mental, autant il approche de la folie

égoïste. Il ne peut grandir à moins qu'il ne diminue ; il ne peut rester lui-même à moins qu'il ne cesse d'être lui-même.

Il en est ainsi dans la vie civique et ar-[160]-tistique. Le citoyen qui vit vraiment pour l'Etat dont il est membre, - l'homme auquel son pays élève un monument par exemple - est toujours un homme qui s'est « *perdu lui-même* » pour sa nation, qu'il soit mort en combattant, ou se soit sacrifié dans la politique ou la philanthropie.

Et le citoyen qui n'a gardé que pour lui son titre de citoyen, qui a joui de tous les privilèges qu'il a pu se procurer et n'a rien payé pour eux - et surtout rien par lui-même - qui a pour ainsi dire « *gagné l'univers* », s'est en même temps perdu en vérité lui-même et l'année même de sa mort le voit tomber dans l'oubli. Ainsi de l'artiste. L'homme qui a fait de son art son serviteur, qui l'a employé, disons-le, seulement pour l'argent qu'il pouvait en tirer, qui l'a maintenu dans les limites étroites de sa propre pensée, qui n'a été que prudent, méthodique et borné, cet homme a dans un sens, « *sauvé sa vie* » ; pourtant, en même temps, il l'a « *perdue* ». Mais celui pour qui l'art est une passion, pour qui rien d'autre n'est, en comparaison, de quelque valeur, qui s'est perdu dans son art, lui a [161] consacré ses jours et ses nuits, lui a sacrifié chaque faculté de son être et chaque énergie de son esprit et de son corps, cet homme vraiment « *s'est perdu* ». Pourtant il vit dans son art autant que l'autre en est absent ; il « *s'est sauvé* » dans un sens dont l'autre ne sait rien ; et exactement dans la proportion où il a réussi dans son abnégation de soi, autant il a atteint, comme nous disons, l'immortalité. Il n'est donc pas une sphère de vie où ce paradoxe ne soit vrai. Les grands passionnés de l'histoire, les pionniers de la science, les immortels de tout ordre sont précisément ceux qui ont réalisé sur un plan inférieur l'aphorisme spirituel de Jésus-Christ.

III

Tournons-nous donc une fois de plus vers l'Eglise catholique et voyons comment dans la vie qu'elle offre, nous est présenté comme dans nulle autre un moyen d'accomplir notre fin.

Car c'est elle seule qui demande dans la sphère spirituelle une complète et entière abnégation de soi. De toute autre société chrétienne ce cri s'élève : Sauvez votre âme, affirmez votre individualité ; suivez [162] votre conscience, formez vous-même vos opinions ; tandis qu'elle, et elle seule, demande à ses enfants le sacrifice de leur intelligence, la soumission de leur jugement, la formation par elle de leur conscience et l'obéissance de leur volonté à son plus infime commandement. Car elle, et elle seule, a conscience de posséder cette divinité, qui exige de l'humanité sa complète soumission pour que son salut s'opère. Corps mystique du Christ, en parfaite cohésion organique, elle appelle tous ceux qui ont recours à elle à devenir non seulement ses enfants, mais ses membres mêmes ; non à lui obéir comme des soldats obéissant à un chef ou des citoyens à un gouvernement, mais comme les mains et les yeux et les pieds obéissent à un cerveau. Une fois donc que j'ai compris ces choses, je comprends aussi comment il se fait qu'en me perdant en elle, je me sauve ; que je perds uniquement ce qui entrave mon activité, et non ce qui la nourrit. Quand ma main est-elle plus elle-même ? est-ce quand elle est séparée du corps, par la paralysie ou l'amputation ? ou quand, [163] en union vitale avec le cerveau, avec chaque fibre alerte et chaque nerf vivant, elle obéit à chaque geste et reçoit, dans chaque sensation, une vie infiniment plus vaste et plus haute que celle dont elle eût pu temporairement jouir par son indépendance ? Il est vrai que sa capacité pour la douleur est plus grande quand elle est ainsi unie et qu'elle cesserait de souffrir une fois que sa séparation serait accomplie ; pourtant, en même temps, elle perdrait tout ce pour quoi Dieu la fit et, « *se sauvant elle-même* », elle serait en vérité « *perdue* ».

Je vis donc, peut dire le parfait catholique, comme nul autre ne le peut dire, quand j'ai cessé d'être moi-même. Et cependant, non

plus moi, puisque j'ai perdu mon individualisme. Je ne réclame plus aucune activité propre, je ne demande plus de former mes opinions, de suivre ma propre conscience à part de ce qui me venant de Dieu lui donne sa forme, ou de vivre ma propre vie. Pourtant en perdant mon individualisme, j'ai conquis mon individualité car j'ai trouvé enfin ma vraie place. « *J'ai perdu l'univers* » ? Oui, en tant [164] que cet univers est séparé de la volonté de Dieu ou lui est opposé, mais j'ai gagné mon âme et atteint l'immortalité. Car « *ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi* » [Ga 2, 20].